N° 6. Février 1916.

L'Ame Belge

... L'âme belge que les siècles ont pétrie de loyauté et d'héroïsme et qui passera inviolée et immortelle aux générations futures.

L'ÉVÉNEMENT DU JOUR

L'événement du jour est certes la publication de la protestation des ÉVÊQUES DE NAMUR ET DE LIÉGE contre le LIVRE BLANC.

Cette protestation, bien qu'antérieure de date, est pourtant comme la suite logique de la LETTRE DES ÉVÊQUES BELGES aux évêques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie parue récemment. Celle-ci demandait la vérité, elle l'annonçait. La voici, éclatante, cinglante, écrasante. C'est un réquisitoire magistral, réfutant point par point les accusations, ou plutôt les calomnies et rétablissant les faits dans leur réalité. Non, les Belges civils n'ont pas tiré, ils n'ont commis aucun acte qui puisse leur être reproché, mais en œuvre d'atrocités, l'armée allemande, oui, a été sauvage, barbare, inhumaine, et ses agissements ont été presque partout contraires au droit, à l'honneur et à l'humanité.

Voilà la conclusion claire et nette de ce document. Si les catholiques d'Allemagne n'osent ou ne peuvent, par ordre, *accepter d'enquête, qu'ils lisent cet exposé. Ils pourront se convaincre qu'ils se sont entièrement trompés à notre égard. Nous osons espérer pour eux qu'ils sauront mettre l'amour de la vérité et de la justice au-dessus du culte idôlatrique du pangermanisme et de l'Empereur.*

LA COURONNE D'IMMORTELLES

Paul-Louis MERTENS, ancien soldat belge, a été condamné à la peine de mort pour espionnage. Il a été fusillé ce jour à Hasselt.
(Leur affiche.) *25 janvier 1916.*

Soldat, soldat glorieux que douze balles allemandes ont étendu dans la tombe, l'âme vierge et les yeux bandés, c'est pour toi que nous demeurons tête découverte, le cœur battant et les mains tendues...

D'autres, tes anciens compagnons d'armes ont connu un sort plus doux et plus juste : un guerrier doit préférer que son sang coule quand les siens combattent à ses côtés et que le drapeau déployé flotte derrière lui au gré d'un air encore libre.

Toi, Dieu sait quels soudards énivrés t'ont saisi brutalement et t'ont poussé, sans que tu aies pu revêtir l'uniforme, sur un arpent de bruyère morte, à la corne d'un marais dont les joncs et les roseaux crépitaient sous la pluie d'un matin désolé. Là, sans un visage ami pour te faire signe et promettre notre souvenir et notre fierté, surveillé jusqu'au dernier moment dans tes gestes et dans tes regards par tes douze exécuteurs, peut-être as-tu senti l'angoisse de mourir seul, loin de ton Roi, comme abandonné de tous, pendant que nous dormions encore, et, quand les fusils t'ont couché en joue, héros sans témoin dans un jour sans soleil, peut-être que de ta gorge nue un cri est sorti dont les oiseaux eux-mêmes se sont effrayés...

Ta chère figure brusquement raidie, enfoncée dans le sable, tes bras ouverts, ta poitrine brûlée de part en part et nous autres qui n'étions point là pour te relever, pour laver tes plaies et t'ensevelir dans un linceul !

Dis-nous, soldat, si ta mère est encore vivante et si, quelque part, une femme qui t'aimait laisse à présent tomber ses larmes en prononçant ton nom; dis-nous si des enfants s'accrochaient à tes genoux quand tu rentrais dans ta maison. Leurs sanglots sont les nôtres et leur douleur exalte la plus sainte des colères contre nos maîtres exécrés.

Ton dernier soupir, ô soldat, nous l'avons recueilli; il gonfle notre âme toujours plus ardente, il noue nos volontés en un faisceau de fer et, hier, pour te venger, cent dix-sept nouveaux conscrits ont franchi la frontière.

Repose dans la Gloire, PAUL-LOUIS MERTENS, *repose dans la lumière éblouissante des vaillants et des martyrs où sont venus à ta rencontre d'Anvers, de Bruxelles, de Liége, de Charleroi, purs esprits dépouillés de leur enveloppe terrestre, Alexandre Frank et Joseph Baeckelmans, Philippe Baucq et Pierre Claes et Henri Noirfalise et Désiré De Gucht et tant d'autres qui, comme toi, pour notre Patrie bien-aimée sont morts en héros, passés par les armes par ces monstres et ces bourreaux.*

MANIFESTATIONS BELGES

On mande de Rome, 3 février :

Un groupe de journalistes italiens et étrangers vient d'offrir un lunch aux délégués belges Vermeersche, Destrée et Lorand.

La réunion fut très cordiale. Divers discours furent prononcés. Dans leurs réponses, les délégués belges exprimèrent leur sympathie envers l'Italie en même temps que leur entière confiance dans la victoire des alliés.

A l'issue de la réunion, tous signèrent le télégramme adressé au *Cardinal Mercier*, dans lequel ils saluaient l'arrivée à Rome de l'éminent prélat et lui exprimaient leur profonde sympathie et tous leurs vœux pour le relèvement de la Belgique.

* * *

On mande, d'autre part, que le Cardinal Mercier a reçu à Rome un accueil enthousiaste tant des autorités que de la population. Le prince Colonna, syndic de Rome, alla à sa rencontre entouré du Conseil de la Ville, au milieu d'une énorme affluence.

L'entrevue avec le Pape, au Vatican, a été des plus chaleureuse. Mgr Heylen, évêque de Namur, qui vient de rentrer de Rome, s'est également déclaré enchanté de la réception du Souverain Pontife et des sympathies qu'il a rencontrées à Rome.

On attend le retour du cardinal pour la fin du mois.

La Belgique et le Pape

(Extrait du *XX^e Siècle*, du samedi 8 janvier 1916)

Dimanche dernier, le Père jésuite Henusse, aumônier de l'armée belge, a parlé, durant la messe militaire chantée dans une localité située à proximité immédiate du front, devant un auditoire comptant au moins un millier de soldats, de la condition primordiale de la paix : la libération de la Belgique.

Il a fait ressortir combien la violation de la neutralité belge avait pesé dans les événements de la guerre, combien cette violation avait indisposé tous les esprits loyaux contre l'empire parjure, combien aussi le remords de cette faute poursuivait l'Allemagne.

Déjà, au Reichstag, en août 1914, le chancelier de l'empire n'osait faire autrement que de déclarer que le passage des troupes allemandes à travers la Belgique, guidé par la nécessité militaire, constituait une violation des traités. Actuellement, von Bülow, chargé de préparer la paix, en Suisse, répète à tous ceux qui l'approchent et dont l'opinion peut avoir quelque poids, que l'Allemagne est disposée à évacuer notre pays. Une fraction du Reichstag a même été, tout récemment, jusqu'à se déclarer, en pleine Chambre, opposée à toute politique d'annexion.

Il y a non seulement le remords de leur mauvaise action qui les pousse, mais aussi la réprobation quasi unanime du monde entier et encore et surtout peut-être la force des armes.

Il ne faut pas, il n'est pas possible, continue le Père Henusse, que tant de sang ait été répandu, que tant de jeunes hommes aient à souffrir journellement pour la plus sainte des causes, et cela en pure perte. L'opinion du Saint-Père, à qui j'ai parlé tout récemment des conditions de paix acceptables, est formelle à cet égard. Il m'a déclaré : « Chaque fois que les Allemands, dont je suis entouré, me parlent de paix, ils envisagent la reconstitution de la Belgique. »

Et le Pape m'a dit de le répéter dans les tranchées belges, depuis Nieuport jusqu'à Ypres, de le répéter aux soldats, aux officiers, aux civils, aux aumôniers, aux gouvernants et au Roi lui-même : qu'il estime que la Belgique a droit à la réparation intégrale de la part de l'Allemagne, qu'il ne consentira jamais à proposer ses bons offices pour aider au rétablissement de la paix que si la Belgique est au moins reconstituée avec ses territoires d'Europe et d'Afrique, tels qu'ils étaient avant la guerre, dans la plénitude de sa liberté et de tous ses droits internationaux anciens dans toute leur entièreté, vis-à-vis de tous les peuples, sans préjudice d'une indemnité adéquate, qui serait fixée après un inventaire minutieux, de la restauration de tous ses monuments, de la reconstruction de ses usines et habitations et de la restitution des biens privés. « Je ne pourrais pas parler autrement, a ajouté le Saint-Père, car, sinon, je parlerais contre les lois de la morale. »

Ce sermon a profondément porté dans cette foule de jeunes soldats. Quand, au moment de la consécration, les clairons sonnaient aux champs, tandis que la musique militaire jouait en sourdine quelques mesures de notre air national, dans cette église où la lumière pénètre par les trous d'obus, dont les vitraux sont tous défoncés, dont la nef latérale et la tour n'existent plus, passait un frisson à la fois religieux et patriotique, et se répandait une impression profonde de confiance et de résolution.

Et lorsque la *Brabançonne* résonna, à la fin de l'office, dans la nef, suivie de la *Marseillaise* éclatante, c'était, semble-t-il, les sentiments de cette foule de soldats qu'interprétaient les cuivres étincelants.

* * *

S. S. Benoît XV a daigné honorer d'une audience privée un jeune sous-lieutenant de l'armée belge qui avait profité d'un congé pour se rendre à Rome.

Au cours de l'entretien, le Souverain Pontife, plaçant paternellement la main sur l'épaule de notre jeune compatriote, lui adressa ces paroles : « Dites-le bien, mon fils, à tous et partout, et surtout à vos camarades de l'armée belge : le Pape a été calomnié. Jamais, à aucun moment, il n'a accepté comme un fait accompli la violence faite à la Belgique. Dites-leur bien qu'au jour des préliminaires de la paix, je serai là et qu'avant toute discussion d'articles, j'exigerai que la Belgique soit évacuée, indemnisée, et rétablie dans son honneur politique. »

A la fin de l'audience, le jeune officier pria le Saint-Père de vouloir bénir quelques médailles qu'il destinait à sa famille. Benoît XV accéda à son désir, puis ajouta : « Je vais vous donner moi-même des médailles que vous donnerez à vos parents et à vos braves camarades. » Ce disant, il lui mit entre les mains plusieurs poignées de médailles artistiques frappées à son effigie.

UNE PENSÉE D'HISTORIEN

M. Godefroid Kurth, le grand historien belge, est décédé à Assche le 4 janvier 1916.

On imagine sans peine combien il fut mortifiant pour cette belle âme, toute éprise de Vérité, toute passionnée de Justice, pour ce patriote ardent et enthousiaste, de quitter ce monde en laissant son pays dans les larmes et avant d'avoir vu luire sur lui l'aurore des glorieuses journées du Triomphe...

Nous serions assurément heureux de rendre à l'éminent Directeur de l'Institut historique belge de Rome un hommage digne de lui. Mais la place nous fait défaut et lui-même nous reprocherait-il d'encombrer d'éloges pour sa personne notre petite revue, qui ne peut se consacrer qu'au seul service de la Patrie ?

Nous ferons plus et mieux. Avec la piété de fils de son esprit, nous reproduirons ici une des dernières pages écrites par ce Belge illustre et publiées un an à peine avant le début des hostilités. Il semble que cette page ait été inspirée tout exprès à l'écrivain pour nous donner, aux heures sombres que nous traversons, le réconfort et les directions dont nous avons besoin.

Voici donc ce que M. Kurth écrivait dans son livre sur *La Nationalité belge,* paru en août 1913 :

« S'il fallait dire toute ma pensée, j'ajouterais que le temps est passé où les nations chrétiennes pouvaient faire des conquêtes les unes sur les autres. Ces entreprises sont surannées ; même quand elles semblent réussir, elles aboutissent à des faillites. Un peuple peut être vaincu sur les champs de bataille, il peut être annexé à l'étranger, il n'est pas absorbé aussi longtemps qu'il refuse de l'être; sa protestation, fût-elle muette, empêche la prescription de s'établir au profit du conquérant et maintient la blessure ouverte. Il y a plus de quarante ans que l'Allemagne a conquis l'Alsace-Lorraine, et l'Alsace-Lorraine est aussi anti-allemande que jamais, malgré les circonstances qui semblaient devoir faciliter l'assimilation de ces deux pays par l'Allemagne, je veux dire, en Alsace, la communauté de la langue et, dans tous les deux, l'émigration des éléments français les plus irréductibles.

» Il y a plus d'un siècle que la Pologne, dépecée comme une proie par la Russie, la Prusse et l'Autriche, a entendu retentir au-dessus de sa couche d'agonie cette parole tragique prononcée par le meilleur de ses fils : *Finis Poloniæ*. Eh bien, après plus d'un siècle, la conscience nationale de la Pologne reste vivante et frémissante comme aux jours néfastes du partage et aucune nationalité européenne, à mon sens, n'a plus de vitalité que ce peuple martyr.

» Car, dans la phase actuelle de la civilisation, un peuple ne peut plus être conquis ou annexé contre sa volonté : c'est le ralliement de la conscience populaire qui met le sceau à la conquête ; aussi longtemps qu'elle proteste, la situation créée par les armes est provisoire et la liberté n'est pas perdue.

» Cela ne veut pas dire qu'il est indifférent pour une nation de se laisser envahir ou de se défendre courageusement : toute invasion étrangère est une catastrophe dont il faut préserver la Patrie. Les

Belges l'ont toujours fait et nous avons le droit d'espérer que la Belgique ne manquera pas à elle-même. Si, comme tous les peuples qui méritent de rester libres, elle sait opposer à l'envahisseur les poitrines de tous ses fils, aucune puissance étrangère ne parviendra à l'effacer de la carte du monde. »

Nous ne saurions trop relire cette page magnifique et nous pénétrer de la leçon que nous y donne M. Kurth.

« *Un peuple n'est pas absorbé aussi longtemps qu'il refuse de l'être... Un peuple ne peut plus être conquis ou annexé contre sa volonté...* »

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que les problèmes politiques, diplomatiques et militaires se résolvent en définitive dans une question morale dont chacun de nous doit donner sa part de solution ?

C'est la conscience populaire qui crée la nation : lorsqu'elle la veut libre, il n'est pas de puissance au monde capable d'arrêter les effets de cette force incompressible.

Certes, la conscience d'une nation a une valeur propre : elle ne s'identifie pas avec la somme des consciences des individus formant cette nation. Ce sont cependant celles ci qui lentement élaborent celle-là. Par conséquent, dans ce travail obscur de la formation et du développement de la conscience nationale, chacun de nous a son rôle marqué, sa tâche assignée, son travail à accomplir. Notre Belgique, notre Patrie sera donc ce que nous la ferons, ce que nous voudrons qu'elle soit.

Au surplus, qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée... Nous n'avons pas la naïveté de croire que, dans la lutte qui ensanglante l'Europe, les armes n'aient rien à dire... Elles ne seront toutefois pas seules à résoudre le conflit, sachons-le bien. Il est encore des forces morales qui ne s'inclinent pas devant le glaive. Voilà ce que ne cessera de nous enseigner par delà la tombe le grand Mort dont nous déplorons la perte.

Quant à nous, qui vivons depuis des mois emprisonnés dans notre propre pays, sachons agir comme si nul aide extérieur ne devait nous secourir, comme si de nous seuls devaient dépendre l'issue de la lutte, le sort de notre avenir.

Notre Roi, notre armée, nos alliés font et feront leur devoir. Continuons à leur accorder une inébranlable confiance. Mais n'attendons pas d'eux seuls notre salut. Sachons nous sauver nous-mêmes *par notre indomptable volonté de rester libres, par notre énergie tenace à supporter sans défaillance les misères présentes.* Pour les peuples, comme pour les individus, il est une vie morale profonde, intérieure, qu'aucune force extérieure ne peut atteindre, lorsqu'ils le veulent, et qu'ils doivent avoir à cœur de conserver et d'entretenir

jalousement. Pendant que d'autres combattent et meurent pour que l'ordre extérieur se rétablisse et vienne à nouveau protéger notre vie intérieure, travaillons, nous aussi, dans nos fers, de toutes nos forces et de toutes nos âmes pour la maintenir intacte, pure, inviolée.

Arrière donc l'indifférence, la paresse, la lâcheté. Ne nous imaginons pas qu'il nous suffise d'attendre, dans la quiétude, des jours meilleurs. Pour peu que nous y réfléchissions, chaque fois que nous sommes sollicités à l'action ou à... l'inaction, deux voies s'ouvrent à nous, sur le mérite desquelles il nous est difficile de nous abuser nous-mêmes : celle du patriotisme intégral et... l'autre. Matin et soir, à l'examen de conscience que tout homme soucieux de progrès moral s'impose, ajoutons l'examen de conscience du patriote : que chacun se demande : « Dans mon entourage, dans mon milieu sur lequel je puis exercer quelque action, avoir quelque influence, n'y a-t-il pas quelque initiative à prendre, quelque idée à suggérer dont la Patrie pourrait recueillir tout le profit ? Est-ce que je fais bien tout ce que je puis, tout ce qui dépend de moi afin de maintenir ma Patrie au niveau moral qu'il faut pour qu' « *aucune puissance au monde ne puisse la rayer de la carte de l'Europe* ».

Si nous comprenons cette leçon, nous aurons rendu, ou je me trompe fort, à M. Godefroid Kurth le plus magnifique hommage qu'il attende de nos cœurs reconnaissants.

Distinctions honorifiques — Actions d'éclat

Ont été nommés :

Chevaliers de l'Ordre de Léopold

MERSCH, M., lieutenant au 3e L. : Pour sa belle conduite au combat d'Orsmael, où il est grièvement blessé et les preuves d'énergie et de courage qu'il continue à donner à la tête de sa troupe, où il est rentré aussitôt guéri.

GÉRARD, sous-lieut. aux. au 2e C. : Blessé dans deux circonstances, a repris sa place de combat après avoir été pansé et, la deuxième fois, n'a été évacué que malgré sa volonté de rester à la tête de son unité.

MALOENS, J., médecin-adjoint au 2e gros O. L. : Pour le courage dont il a fait preuve au cours de la défense de Liége où, après s'etre échappé du fort de Barchon, après la chute de cet ouvrage, il offre ses services au général Leman, au fort de Loncin, et y reste pour mort dans les décombres pendant seize heures, ainsi qu'au cours d'un bombardement où il donne ses soins à des blessés malgré le feu de l'artillerie ennemie.

JAUMOULLE, sous-lieutenant aux. au 3e. A toujours fait preuve de courage et d'abnégation en présence de l'ennemi. A été grièvement blessé au cours d'une reconnaissance.

Chevaliers de l'Ordre de la Couronne

ASSCHERICKX, C.-L., sous-lieutenant aux. au 2e : Officier d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. Blessé à la cuisse au combat de Duffel, il reste à la tête de son peloton pendant quatre heures avant de se faire évacuer. Rentré à son corps, continue à se distinguer par ses qualités militaires.

Van Nuffel, G., sergent au 2e : Sous-officier d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables. Blessé une première fois à Duffel, a été réformé en Angleterre et, sur ses instances, est revenu au front. Blessé une seconde fois de deux balles à la cuisse, il revient sur le front avant sa guérison complète.

Lambotte, J.-E., adjudant au 4e A. : Ayant été grièvement blessé, n'a abandonné son poste qu'après s'être assuré que tous les services de la section qu'il commandait étaient repris en connaissance de cause par son successeur, donnant ainsi un bel exemple de dévouement stoïque, de courage et d'abnégation.

Queriat, A., soldat au 10e : A fait preuve de courage et d'audace au cours de nombreuses patrouilles auxquelles il participait volontairement. A été blessé une première fois en janvier, et une deuxième fois, grièvement, en septembre 1915, pendant son service aux tranchées.

Joiris, soldat au 1er C. (M/H) ; Après avoir été blessé deux fois, à Pervyse et à Drie-Grachten, a rejoint le front aussitôt guéri. A été blessé grièvement, une troisième fois, devant Dixmude, au cours d'un violent bombardement.

Balle, soldat au 2e C. : Ayant été blessé à la figure par un éclat d'obus au cours d'un bombardement, a repris ses fonctions de chef d'escouade après avoir été pansé et continue à faire son service dans son unité.

Marnette, soldat au 2e bataillon de car. cyc. : Courageux soldat. Blessé en novembre 1914, refuse de quitter son unité. Cité à l'ordre de sa division pour sa fermeté durant le violent bombardement d'un poste avancé ; grièvement blessé en septembre 1915.

Terfve, soldat au 2e gros O. L. : Volontaire pour la guerre âgé de 56 ans, ne cesse de donner l'exemple de la bonne conduite et du courage ; se signale en restant en observation bien que son poste fut bombardé et en y portant secours à des blessés.

De Rey, C., aumônier, A. 6e : A, depuis le début des hostilités, accompli de nombreux actes de courage et d'abnégation, notamment à Duffel et à Nieuport, où il a prodigué ses soins à des blessés, en dépit des bombardements violents auxquels ces localités étaient soumises.

Émile Prüm condamné

On connaît l'attitude courageuse et les écrits du bourgmestre de Clervaux, ancien député à la Chambre luxembourgeoise. Il va, à son tour, payer son tribut à la vérité et à la justice teutonne !

Accusé d'insultes à l'armée allemande, pour avoir répandu la *Belgique martyre*, de notre compatriote Pierre Nothomb, et poursuivi pour ses propres écrits, il vient d'être condamné à trois ans de prison.

Il a été conduit à la prison de Trèves.

* * *

La *Lettre ouverte à M. Erzberger* de M. Prüm est désormais historique. Voici, du reste, l'appréciation des journaux hollandais au sujet de la protestation du vaillant Luxembourgeois.

Le *Maasbode*, qui est un des journaux hollandais autorisés par la censure allemande à pénétrer en Belgique, écrit :

« Quoi qu'on puisse dire, le geste de Prüm, la protestation de ce

vaillant catholique, qui est mieux que personne en état d'apprécier les événements, est digne de toute notre admiration. Bien que sa personne fût au pouvoir des Allemands, sa conscience ne lui permettait pas de se taire.

Même le correspondant du *Tijd*, à Luxembourg, est obligé de constater maintenant que M. Prüm a, dans le Grand-Duché, rallié l'opinion publique autour de lui. Ce correspondant nous apprend que, loin de se laisser intimider par les poursuites intentées contre lui, le vaillant bourgmestre de Clervaux continue hardiment sa campagne dans son petit mais glorieux journal, le *Clerfer Echo*.

Il y a écrit une série d'articles, décrivant les atrocités commises en Belgique par les Allemands : « Ils forment, dit le correspondant, un plaidoyer mordant contre la méthode allemande de faire la guerre... M. Prüm y a joint des commentaires incisifs, qui sont lus avec passion par les Luxembourgeois, lesquels n'avaient appris que peu de chose à ce sujet, à cause de la rigueur de la censure »

Le correspondant ajoute ces lignes significatives :

« Les feuilles luxembourgeoises s'étaient tues intentionnellement jusqu'à présent par des considérations de tactique. On ne souffle mot ici dans la qresse de l'action de Prüm contre le membre du Centre Erzberger, et la dernière lettre de Prüm a été passée sous silence également par les journaux luxembourgeois.

» On ne doit pas oublier que l'indépendance du Luxembourg pend à un fil de soie L'occupation allemande est maîtresse.

» L'intérêt du gouvernement, dans ce temps de tristesse pour le Grand-Duché, lui commande de se taire lui aussi, non parce que le gouvernement accepte le principe *qui tacet consentire veditur*, mais parce qu'il considère, en se basant sur l'expérience, que le silence est la meilleure tactique à suivre.

» Comme je vous l'ai dit précédemment, notre ministre d'Etat a déjà bien souvent convoqué dans son cabinet les rédacteurs en chef des journaux luxembourgeois. Après ces entretiens, le gouvernement a régulièrement fait ressortir que la presse avait pour devoir de maintenir la paix et le calme parmi la population.

» Comme, à présent, M. Prüm se dresse ouvertement contre l'Allemagne au Luxembourg, il est salué comme le sauveur de la patrie par le grand public qui est antiallemand, et on range sa crânerie au-dessus du travail tranquille du ministre d'Etat Eysschen. Le bourgmestre de Clervaux, qui était relégué complètement à l'arrière-plan ces derniers temps, est redevenu un des hommes les plus populaires du Luxembourg.

NOS HÉROS

Le *Courrier de l'Armee* rapporte ce qui suit, sous ce titre :

COMMENT MEURENT NOS HÉROS

« Dites à maman que j'ai fait mon devoir, tout mon devoir, et que je meurs content. »

Ces paroles sublimes, où se révèle une âme pure et enthousiaste, c'est un héros belge de 18 ans qui les prononçait en expirant, le 30 avril dernier, dans un lit de l'hôpital Elisabeth, à Calais.

Ce jeune brave s'appelait *Grégoire Jurion*.

Il était élève en philosophie à Louvain, lorsque la guerre éclata.

Beau gas, fortement musclé, comme le sont d'ordinaire les fils de notre terre aimée, il prit un engagement et entra aux Grenadiers. Il fut de tous les combats, et partout on signala sa bravoure, son eutrain.

Cette bravoure et cet entrain se remarquent dans les notes laissées par lui ; les dernières se rattachent à la journée du 22 avril, qui lui fut néfaste.

Ce jour-là, l'ennemi lança les gaz asphyxiants.

Vers le soir, le soldat Grégoire Jurion avait été chargé d'une mission spéciale auprès de son colonel ; celui-ci se trouvait sur la rive opposée de l'Yperlée. Jurion accomplit sa tâche périlleuse avec empressement, en dépit d'une pluie de shrapnells qui s'abattent autour de lui.

Comme il allait rejoindre son poste, une bombe éclate à proximité, le blessant à mort. Le sang s'échappait abondamment de sa blessure ; le moment était proche où il succomberait. Il appela... Quelqu'un accourut... C'était un camarade. Il put lui confier sa mission — un pli que lui avait remis le colonel. Sa tâche était terminée, il pouvait s'en aller en paix.

Quelques instants après, le grenadier volontaire Grégoire Jurion recevait la visite d'un aumônier, puis, après avoir été pansé sur place, le courageux soldat fut transporté à Calais, où il mourut comme meurent nos héros.

L'idée de Patrie se confondait dans son esprit avec l'idée de famille, et ces nobles sentiments il les traduisait dans ces paroles à la fois si douces et si élevées :

« *Dites à maman que j'ai fait tout mon devoir... et que je meurs content.* »

Et la mère de cet enfant écrivait :

« Mon cher enfant, en partant, a pris soin de me réconforter lui-
» même : il savait que ce serait un adoucissement à ma peine d'ap-

» prendre que sa mort avait été utile à notre cause : et en m'assu-
» rant qu'il mourait content, ne semble-t-il pas dire : « Maman, ne
» vous désolez pas, puisque moi je suis content ! »

» Oui, ma plus grande consolation m'est venue de lui-même. Je
» suis fière d'avoir donné un tel soldat au pays et, puisqu'il n'a pas
» regretté la vie, je m'efforce d'accepter courageusement sa mort ! »

Et dans l'humble cimetière, sur la croix paisible où reposera sa dépouille, il y aura, gravée sur cette pierre, cette simple épitaphe :

ICI REPOSE
DANS LA PAIX DU CHRIST
GRÉGOIRE JURION
VOLONTAIRE DE LA MORT
TOMRÉ A L'YSER POUR SA CHÈRE PATRIE

« Dites à maman que j'ai fait mon devoir, tout mon devoir, et que je meurs content... »

L'Épée et la Crosse

(Fable)

Dame l'*Epée* et Dame la *Crosse*,
En un champ clos géant,
S'abordèrent un jour, l'une féroce,
L'autre montrant les dents,
L'épée était sanglante, et sa lame baignée
Du sang de mille héros s'agitait lourdement,
Tandis que, sans trembler, de sa taille élancée,
La crosse la fixait fièrement.
— Que viens-tu faire ici, dit l'épée en furie,
Ne sais-tu pas qu'un geste, un seul geste suffit
Pour t'écraser, roseau, dont la face amaigrie
Ose de mon courroux accepter le défi !
— Ose donc me frapper, couperet sans entrailles,
Dont les sillons de sang couvrent l'humanité.
Rien ne te servira de gagner des batailles,
Car tu défends le crime, et moi la *Vérité*.
— A ces mots, reculant, tel la bête blessée
Dont la proie convoitée échappe à la fureur,
L'épée chancela de honte et de terreur,
Et s'abattit brisée...
La Crosse avait vaincu l'Epée !

La Brabançonne après la Guerre

(Version définitive)

Un de nos lecteurs a entendu l'autre jour chanter de nouvelles paroles sur l'air de la *Brabançonne*. Doué d'une prodigieuse mémoire, il fut assez heureux de les retenir et il s'empresse de nous les communiquer.

Ces paroles ont, paraît-il, pour auteur un *Belge*, que nous ne pouvons — on comprendra pourquoi — autrement désigner, mais devant lequel l'*Ame Belge*, reconnaissante, s'incline avec émotion et respect.

Apprenons les nouvelles paroles, faisons-les chanter à nos enfants et que, lors de la publication de notre prochain numéro, il ne soit plus un Belge qui les ignore.

I

Après des siècles d'esclavage,
Le Belge, sortant du tombeau,
A reconquis par son courage
Son nom, son sol et son drapeau.
Et d'une âme héroïque et fière,
Parfois vaincu, jamais dompté,
Il inscrivit sur sa bannière :
Le Roi, le Droit, la Liberté !

II

Avançons d'un pas énergique,
Marchons de progrès en progrès ;
Qu'indestructible, la Belgique
Rayonne, après les jours mauvais.
Travaillons ! que le labeur donne
A nos champs la fécondité,
Que la splendeur des arts couronne
Le Roi, le Droit, la Liberté !

III

Alors que chez nous des barbares
Violant le Droit et l'Honneur,
Au bruit de sinistres fanfares,
Répandaient la mort et l'horreur,
Flamands, Wallons, sortant de terre,
N'ayant qu'une âme, ont arrêté
Les hordes souillant, par la guerre,
Le Roi, le Droit, la Liberté !

IV

O vous, objets de tant d'alarmes,
Frères, morts au feu des combats,
Alors que la Patrie en larmes
Put connaître à peine vos noms,
Dans la Gloire réparatrice,
Qui sauva, par son sacrifice,
Le Roi, le Droit, la Liberté.

V

Ame belge, longtemps niée,
Par des fils ingrats et sans foi,
Tu resplendis ressuscitée,
Gloire à ceux qui crurent en Toi !
Par toi, leur vaillance affermie,
Avec la force et la fierté,
A ramené dans la Patrie,
Le Roi, le Droit, la Liberté !

VI

O Belgique, ô terre bénie,
A toi nos cœurs, à toi nos bras,
Et notre sang, Mère chérie,
Nous le jurons tous, tu vivras !
Puisses-tu toujours, magnifique,
Dans une infrangible unité,
Chanter l'hymne patriotique :
Le Roi, le Droit, la Liberté !

1er janvier 1916.

Les Clochers de Belgique

Le jour où l'ennemi passa notre frontière,
Les cloches des clochers de la Belgique entière
Furent prises partout d'un semblable frisson.
L'hymne national vibrait dans leur prière
Et nos cœurs soulevés battaient à l'unisson !

Lorsque, pour repousser l'agression brutale,
A cheval notre Roi quitta la capitale
De la plus humble église au plus riche beffroi,
Pour attirer sur Lui la victoire finale,
Les cloches des clochers saluèrent le Roi.

Mais brûlant et pillant nos prospères villages,
L'Allemand fit passer ses hordes de sauvages !
Les cloches maintenant n'auront plus de clochers,
Et nos chers défenseurs, retranchés sur nos plages,
De leurs foyers détruits ne peuvent s'approcher !

Les cloches des clochers se taisent sur la plaine
Et les voix qu'on entend disent des mots de haine,
En suivant le chemin qui mène aux seuils déserts.
Seigneur ! votre vengeance est-elle enfin prochaine ?
Voyez combien de maux notre peuple a soufferts !

Les clochers dont la flèche était une prière,
Qui les a ruinés dans la Belgique entière ?
Vos prêtres, ô mon Dieu, qui les a massacrés ?
Notre pauvre pays n'est plus qu'un cimetière,
Mais, nous en sommes sûrs, nous serons délivrés !

Ces clochers dont la flèche était une prière
Chanteront de nouveau sur la Belgique entière
L'hymne de la Victoire avec les chants sacrés !

* * *

Les Allemands ont dévasté votre cité
Mais j'ai vu cependant qu'ils n'avaient pu détruire,
Je tiens, Mademoiselle, à venir vous le dire,
Le charme de l'accueil et l'hospitalité.

QUAND « IL » VOYAGE

« Il » (le kaiser) possède deux trains spéciaux : l'un, luxueux (remisé pour le moment), destiné naguère aux voyages de celui qui prêchait la paix ouvertement et préparait la guerre en sournois ; l'autre, simple, austère, lui sert à se rendre au front, afin d'assister aux grandes victoires... sur la Marne ou sur l'Yser...

Depuis un an, ce dernier train spécial en a vu de toutes les couleurs. Au début, il était peint en bleu, afin que les troupes et les populations puissent l'acclamer sur son passage — « il » bien entendu, pas le train ; mais des bombes ennemies ayant failli atteindre le spécial et son contenu, « il » décida que son train changerait de couleur tous les quinze jours ; après avoir passé par toutes les nuances de l'arc-en-ciel, « il » ordonna, en dernier lieu, de le peindre en... kaki !

Aurait-il peur d'être « vu », — lui, le « matuvu » impérial, qui s'est fait reproduire dans toutes les poses, sous toutes les formes et dans tous les costumes ?

Cependant, depuis un an, il n'est pas facile de voir le kaiser, encore moins de l'approcher. En dehors de son entourage ordinaire d'officiers d'ordonnance, « il » est farouchement gardé par une nuée de policiers secrets armés, qui forment, entre lui et le monde extérieur, une barrière de fer.

Depuis sa visite à Bruxelles, en 1910, « il » vint encore en Belgique, souvent même, paraît-il. (Ne dit-on pas que le lieu du crime attire le criminel ?)

Précisons : il vint, un jour, à Thielt. Son grand état-major l'avait

invité à assister — de loin, évidemment — à une des... victoires (?) de ses troupes sur l'Yser. Depuis la gare jusqu'au château où il devait passer la nuit, un triple cordon de troupes avait été massé et des espions s'étaient postés partout. Les gosses du pays, intrigués par tous ces préparatifs inaccoutumés, curieux de leur nature, s'étaient juchés partout pour voir de leur mieux ce qui allait défiler par la ville déserte, — car portes, fenêtres et volets avaient dû être fermés par ordre.

Perché sur un arbre, un gamin attendait. Sur la route, en dessous de lui, quelques personnages circulaient. Au bout d'un instant, le gosse s'écrie :

— « Je crois que cet imbécile ne viendra pas ! »

Immédiatement, un des policiers secrets qui se tenaient au pied de l'arbre, lui dit :

— Dis donc, sale gosse, de qui oses-tu parler ainsi ?

— Eh bien, Monsieur, de mon camarade « Jef », à qui j'ai réservé une place à côté de moi...

— Alors, c'est bien !

— Mais, Monsieur, de quel imbécile pensiez-vous qu'il était question ?

A ce moment, « il » fit son entrée à Thielt.

A TRAVERS TOUT

Comment le Prussien vit le jour

Lorsque Dieu eut formé le premier homme, le diable, jaloux, voulut aussi faire un homme Dieu le laissa faire. Le diable y mit tous ses soins et parvint, avec le secours du Tout Puissant, à façonner un être humain. L'homme marcha, mais quelle ne fut pas la mystification du diable, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de lui donner un cœur ! Il lui avait mis un second estomac à la place du cœur. Vite, il va trouver le Créateur, le priant de l'aider à réparer son erreur. « Non, dit le Tout-Puissant, ce que tu as fait restera. L'homme de ta fabrication, sans cœur et à deux estomacs, s'appellera « Prussien ».

* * *

Dans une interview, le député anglais Hodge, qui est en ce moment en France, a dit au sujet de l'effort britannique :

« Il ne faut pas laisser croire que nous avons tardé dans nos efforts et dans notre préparation à la guerre. Le fait est que l'histoire du monde ne présente pas un résultat aussi merveilleux que le succès obtenu par la Grande-Bretagne en levant trois millions d'hommes et en les équipant. »

Le fait est que l'effort britannique est merveilleux.

* * *

Le correspondant de l'agence Wolff, à Bruxelles, a été décoré de la croix de fer ; seulement, il n'a obtenu que la deuxième classe.

Pour un menteur de première classe, c'est presque un camouflet.

A l'index les grands magasins Leonhard Tietz

Nous publions ci-dessous un avis qui a été porté à la connaissance du personnel des magasins LEONHARD TIETZ. Celui ci a été obligé d'en tenir compte sous les menaces les plus graves.

Quatre demoiselles de magasin ont refusé de signer l'engagement qu'on voulait leur faire prendre. Elles ont été congédiées après avoir été menacées d'être envoyées en Allemagne. C'est un directeur allemand qui s'est chargé de leur faire connaître le sort qui les attendait.

AVIS

« La « Kommandantur » nous a fait appeler pour nous faire part » de ce que de nombreuses plaintes, émanant de militaires et de » civils allemands, leur sont arrivées ces derniers temps.

» Ces Messieurs se plaignent du peu d'empressement et du man- » que de politesse de la part du personnel vis-à-vis d'eux, et cela » malgré notre avis adressé au personnel le 7 décembre 1915.

» On nous menace de mesures graves, et éventuellement de la » fermeture de l'établissement si cet état persiste.

» Toute personne occupée dans la Maison tiendra compte de cela » et devra se montrer polie et empressée vis-à-vis de nos clients.

» L'employé qui laissera à désirer sous ce rapport sera congédié » sur le champ.

» Il est du devoir et de l'intérêt de chaque employé d'observer ses collègues et de *signaler les fautes* à la Direction.

» LA DIRECTION.

» *J'ai pris connaissance du présent avis et promets de m'y con-* » *former.*

» *Bruxelles, le. . . . . 1916* »

Cet incident odieux comporte pour nous une leçon sur laquelle nous ne saurions assez insister ; Belges, boycottons, boycottons sans trêve ni merci les magasins Tietz. Que ceux qui n'ont pas encore vu clair ouvrent enfin les yeux ! Ne nous compromettons plus dans cet antre teuton. Il faut — entendez-vous bien, il faut — que cet établissement soit acculé à la faillite sans retard, poursuivi jusque dans la ruine par nos malédictions... Nous comptons sur l'énergie et la décision de tous nos compatriotes : il est enfin temps que nous cessions d'être dupes.